

FEMMES LIBRES HOMMES LIBRES

SEXE • GENRE • FÉMINISME

CAMILLE PAGLIA



**FEMMES LIBRES
HOMMES LIBRES**

FEMMES LIBRES HOMMES LIBRES

SEXE • GENRE • FÉMINISME

CAMILLE PAGLIA

PRÉSENTATION ET TRADUCTION DE

GABRIEL LAVERDIÈRE



**Presses de
l'Université Laval**

Financé par le gouvernement du Canada
Funded by the Government of Canada

| **Canada**

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de son soutien.
We acknowledge the support of the Canada Council for the Arts.



Conseil des arts du Canada
Canada Council
for the Arts

Les Presses de l'Université Laval reçoivent chaque année de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec une aide financière pour l'ensemble de leur programme de publication.

SODEC
Québec

Versions originales :

Free Women, Free Men. Sex, Gender, Feminism, New York, Pantheon, 2017, 352 p.

« It's Time for a New Map of the Gender World », *Quillette*, 10 novembre 2018
(avec l'aimable autorisation de madame Claire Lehmann).

This translation is published by arrangement with Pantheon Books, an imprint of The Knopf Doubleday Group, a division of Penguin Random House, LLC.
Compilation copyright © 2017 Camille Paglia.

© 2019 pour la traduction française, Les Presses de l'Université Laval.

Mise en pages : In Situ

Maquette de couverture : Laurie Patry

Dépôt légal 2^e trimestre 2019

ISBN : 978-2-7637-4389-9

ISBN PDF : 9782763743905

Les Presses de l'Université Laval

www.pulaval.com

Toute reproduction ou diffusion en tout ou en partie de ce livre par quelque moyen que ce soit est interdite sans l'autorisation écrite des Presses de l'Université Laval.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos 1

Note du traducteur 9

FEMMES LIBRES HOMMES LIBRES

Introduction 13

1. Le sexe et la violence, ou la nature et l'art 36
2. La Vénus de Willendorf 79
3. Néfertiti 84
4. Madonna : artifice et animalité 92
5. Le viol et la guerre moderne des sexes 96
6. Obligations pourries et prédateurs financiers :
l'université à l'heure du loup 103
7. Crise au sein des universités américaines :
la conférence au MIT 107
8. La curieuse affaire de Clarence Thomas et Anita Hill 123
9. La maternelle universitaire, ou de la corruption
des humanités américaines 127
10. Catharine MacKinnon et Andrea Dworkin,
ou Carry Nation ressuscitée 135
11. Une conférence de femmes blanches et progressistes 143
12. Des canons dits lettrés 147
13. La disparition des sports masculins 154

14. Cajoler les femmes ne les fera pas élire,
il faut les endurcir 158
15. Les féministes universitaires doivent se mettre à incarner
leur noble et stimulant idéal 162
16. Foot-féminisme 173
17. La lutte moderne des sexes 178
18. Les études de genre d'aujourd'hui aux États-Unis 205
19. Un miroir cruel : les types corporels
et l'image du corps dans l'art 209
20. Les pièges de la chirurgie plastique 222
21. Féminisme d'hier et d'aujourd'hui : idéologie,
action et réforme 228
22. Non, sans sexe s'il vous plaît, nous sommes de la classe
moyenne 251
23. Le talon aiguille 256
24. Des chercheuses livrées pieds et poings liés 261
25. Des rôles sexuels : innés ou acquis? 285
26. Les hommes sont-ils obsolètes? 296
27. Réinscrire le sexe dans l'éducation sexuelle 301
28. Le temps est venu de laisser les adolescents boire 305
29. Sectarisme et vues étriquées : l'intolérance afflige
un trop grand nombre de féministes 309
30. Les femmes du Sud : vieux mythes, nouvelles frontières 316
31. L'université moderne ne comprend rien au mal 341
32. Pourquoi j'adore *The Real Housewives* 345
33. Portrait d'une femme à la présidence 349

34. Trouble dans le féminisme	353
35. Sur l'avortement	361
36. Il est temps de dresser une carte nouvelle du monde des sexes	370
37. Du sens d'une photographie	381
Illustrations	385
Remerciements	397
Notes du traducteur	399
Index	405
Informations éditoriales	417
Crédits pour les illustrations	422
Bibliographie de l'auteure	423

AVANT-PROPOS

*Se vouloir libre, c'est aussi vouloir
les autres libres.*

Simone de Beauvoir

Camille Paglia n'a pas la langue dans sa poche ni l'esprit aux talons. Professeure depuis près de cinquante ans, elle continue de faire la guerre à tous les dogmes et doxas au nom des valeurs qui lui sont chères : la liberté de penser, de dire et d'être. Rebelle insatiable formée par l'anticonformisme radical des années 1960, révoltée furieuse contre les conventions arbitraires et les autorités illibérales et illégitimes, mais aussi extatiquement enthousiaste devant le génie artistique et ses puissantes manifestations du beau, elle est une incarnation originale de l'intellectuel public moderne. Persuadée que le savant ou le lettré ont aussi pour devoir de s'adresser à la population, elle se prête à une analyse soucieuse du monde contemporain, des arts à la religion en passant par la culture populaire, la politique, le sport et, bien sûr, le féminisme, auquel elle demeure rattachée malgré ce qu'en disent ses détracteurs.

Puisant chronologiquement à près de trente années d'interventions dans l'arène publique, cet ouvrage, *Femmes libres, hommes libres*, rassemble une série de textes aux formes variées : articles universitaires ou publiés dans la presse, extraits de livres, entrevues, retranscriptions de conférences, critiques. S'y présentent les coups d'essai de cette intellectuelle américaine atypique et souvent contro-

versée, dont la longue carrière l'a vue maintes fois examiner les thèmes annoncés par le sous-titre du présent ouvrage : *sexe, genre, féminisme*.

La traduction de « *gender* » par « genre » a plus ou moins intégré le français d'usage. Les médias l'ont pour certains mal compris, notamment quand il leur sert à tort de substitut pour le terme « sexe ». Contrairement à l'emploi du mot « genre » en français pour décrire les catégories grammaticales du masculin, du féminin et du neutre, en anglais le sens du mot « *gender* » recouvre couramment l'idée du sexe biologique *et* l'idée de la qualité d'être homme ou femme, qui dépendrait des conventions socioculturelles du féminin et du masculin¹. Ces conventions sont relativement variables selon les époques et les régions du monde. Dans les lettres ou les sciences humaines, la tendance a été depuis plusieurs décennies maintenant de considérer la malléabilité du genre (voire celle du sexe) : aucune manifestation humaine n'échapperait aux systèmes culturels (et symboliques) dans lesquels nous naissons, vivons et mourons. D'après cette perspective, s'ensuivent toutes sortes de considérations relatives à des rapports de pouvoir, de force, d'oppression, etc., que l'on serait tenu d'identifier, d'examiner, de dénoncer, de corriger, voire de renverser. Autrement dit, étudier le « genre » reviendrait à replacer le « sexe » dans la réalité environnementale ou sociale de l'être humain, qui reçoit des influences fort variées. Qui plus est, lui correspondrait aussi, pour certains, un engagement politique, contradictoire cela dit avec le principe de neutralité scientifique.

1. Ce sens du mot « genre » a été inclus dans le Larousse 2011 (« Dimension identitaire, historique, culturelle et symbolique de l'appartenance biologique au sexe masculin ou féminin, donnant lieu à des recherches appelées *études de genre* ») et le Robert 2014 (« Construction sociale de l'identité sexuelle » ; l'adjectif « genré », ajouté à l'édition 2016). L'usage du mot « genre » au sens de « sexe » était admis en vieux français (vers 1200).

Malgré cette possible ambivalence qui concerne l'éthique de la recherche, l'on imagine sans peine la pertinence et la complexité de cette entreprise – qui n'est pas nouvelle, puisque, outre les artistes, les sexologues et psychologues de la première heure s'y sont consacrés, qu'il s'agisse de Kinsey, de Reich, de Hirschfeld ou de Freud, qui écrivait : « Nous pouvons dire sans façon à la société que ce qu'elle appelle sa morale coûte plus de sacrifices qu'elle n'en vaut et que ses procédés manquent aussi bien de sincérité que de sagesse². » Or l'entreprise qui cherche à étudier le sexe et le genre à travers le prisme de la nature n'est pas moins complexe ou pertinente, ce qui devrait aller de soi, même dans les sciences humaines.

Si, comme la réalité qu'ils décrivent, les mots « genre » et « sexe » ne sont pas interchangeable, et si la popularisation de l'un ne saurait supplanter l'autre, c'est qu'ils ne correspondent pas, terme à terme, à « culture » et « nature ». Il ne s'agit pas de catégories étanches, qui permettraient, de même, la catégorisation des personnes. Parce que sa philosophie de la sexualité prend la question du sexe et du genre à contrepied (sans oublier sa verve parfois brusque, sa prose catégorique et ses contrariants excès), Camille Paglia fait figure d'anomalie dans le paysage actuel des études féministes, auxquelles elle n'est d'ailleurs pas restreinte (et desquelles elle est souvent même exclue).

Les « études de genre » françaises, calque de la dénomination plus familière de « *gender studies* », ont quant à elles, par le choix du mot « genre », institutionnalisé une restriction du sens de l'expression anglaise : l'esprit de cette expression serait mieux rendu par « études du sexe et du genre » ou « études de la sexualité » (la sexologie s'étant,

2. Sigmund Freud, *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Payot (Folio Essais), 1989 [1922], p. 411.

pour sa part, engagée sur une trajectoire clinique, et donc plus proprement balisée). Un tel programme d'enseignement et de recherche accueillerait, comme le suggère Paglia, des positions radicalement différentes ainsi que des domaines variés des sciences, qui sont, pour la sexualité, de véritables connecteurs. De cette façon pourrait se dessiner une discipline à part entière, qui troquerait l'allégeance morale ou politique aux idées admises contre une recherche apolitique et détachée (autant que faire se peut), un affrontement des idées sans peur de réprimande et, tout bien compté, une formation plus représentative des complexités inhérentes à la sexualité humaine (qui se traduisent dans les sphères sociales, politiques, artistiques ou philosophiques).

La perspective féministe dissidente de l'auteure, une forme d'amazonisme ou de féminisme baroudeur (« *street-smart Amazon feminism* »), rappelle l'individualisme au sens propre³, soit la valorisation humaniste de l'individu, en lutte perpétuelle pour sa liberté: contre la nature d'abord, qui lui impose ses lois parfois cruelles, puis contre un monde sociopolitique qui cherche sans cesse à dissoudre la personne dans une masse indifférenciée emportée par le courant de l'ordre et de l'opinion. Cette perspective se retrouve dans le large éventail de textes que le présent livre propose. Puisque la période couverte par cet échantillonnage s'étend sur nombre d'années, le lecteur ne manquera pas de noter que des idées réapparaissent çà et là, qui lui permettront, ce faisant, de remarquer aussi la cohérence et la constance des positions tenues par l'auteure. La diversité d'approches (sérieuses, critiques ou ludiques) et de sujets

3. Comme y songeait sans doute Edmond About au sujet des Grecs, par opposition à la soumission, lorsqu'il écrivait: « Les Grecs haïssent l'obéissance. Il faut que l'amour de la liberté soit bien enfoncé dans leurs âmes, pour que tant de siècles d'esclavage n'aient pu l'en arracher. La nature du pays, ajoutait-il, est singulièrement favorable au développement de l'individualisme. » (*La Grèce contemporaine*, 1854).

(les femmes en politique, l'histoire du féminisme, l'avortement, la représentation du corps féminin dans l'art, l'éducation sexuelle, les risques assortis à la pensée groupale, etc.) atteste une contribution intellectuelle substantielle aux débats féministes, artistiques, philosophiques et culturels des 20^e et 21^e siècles.

Comme ce qui précède devrait inviter à le penser, les travaux de Camille Paglia logent à l'enseigne des humanités, qui ont par définition et par tradition un caractère interdisciplinaire⁴. Dans l'arène que les humanités dessinent en ce sens, le penseur ou l'intellectuel est un omnivore inépuisable. On s'en doute, les jeunes étudiants trouvent quelquefois bien peu d'intérêt aux œuvres du passé. Paglia leur répond : « rien n'est ennuyeux ; si vous vous ennuyez, c'est vous qui êtes ennuyeux⁵. » Au contraire de ce que laissent parfois penser certains discours postmodernes et le relativisme qu'ils peuvent encourager, le monde est une corne d'abondance remplie de sens, que l'exercice du savoir et la découverte permettent de goûter. Paglia privilégie certaines figures transversales pour l'y puiser, dont celle de la sexualité, qui forme l'un des nœuds les plus parlants de la vie humaine.

Suivant ce point de vue, le féminisme, les « études de genre » ou les études de la sexualité ne seraient pas des

4. Les « humanités », appellation favorisée dans les milieux anglophones (*humanities*), correspondent peu ou prou à l'appellation privilégiée à une époque dans les milieux francophones : les « lettres ». Toutes deux remontent à leur façon jusqu'à l'Antiquité. Elles en vinrent à recouvrir plusieurs disciplines assemblées sous le signe de la philosophie humaniste (de la Renaissance ou du Siècle des lumières). À l'heure actuelle, et depuis que l'humanisme a été soumis à critique, ces appellations sont de plus en plus abandonnées et remplacées (surtout les « lettres ») par l'appellation « sciences humaines », catégorie qui assemble les disciplines en question sous le signe de l'efficacité technoscientifique.

5. Camille Paglia, « Conversations with Tyler », *Mercatus Center*, entretien avec Tyler Cowen, 26 avril 2016 [en ligne].

chasses gardées ni des disciplines exclusives, mais offriraient plutôt un moyen, justement, de mettre en valeur la perspective interdisciplinaire humaniste. C'est sous cet angle qu'il faut entendre les critiques combatives auxquelles Paglia soumet sans cesse le féminisme (universitaire, en particulier), ou ce qu'elle appelle « l'establishment féministe », soit le figement institutionnalisé d'un mouvement d'idées. Les idéologies vives ne sont pas des chapelles où s'égrainent des commandements, mais des organismes évolutifs qu'il ne suffit pas d'engraisser : faire l'examen de celles auxquelles nous souscrivons, voilà aussi l'œuvre de l'intellectuel.

Comme Paglia le dit de l'histoire, l'évolution du féminisme est cyclique. Depuis le début des années 2010, les thèses féministes sont sorties du champ restreint des départements universitaires, et c'est heureux, pour retrouver la visibilité publique qu'elles avaient connue à une autre époque. Pour qui les aurait oubliés, cette réapparition a pu rappeler la grande valeur des principes féministes fondateurs (que tous les peuples et pays ne partagent pas), mais aussi la démesure qui peut affecter tout mouvement idéologique et politique. Il semble que la braise du féminisme actuel soit davantage ravivée par le souffle de diplômées universitaires ayant investi les sphères médiatiques, artistiques et politiques plutôt que par celui de voix populaires. Mais sa réémergence indique que ce mouvement d'idées sert encore à questionner le monde contemporain, comme le signale Paglia dans la longue citation qui suit, où elle envisage des perspectives d'avenir pour la réflexion du féminisme occidental.

Aujourd'hui, écrit-elle, les questions les plus importantes qui se posent pour le féminisme sont les suivantes : la femme est-elle une victime, mutilée par les horreurs de l'histoire, ou est-elle un agent capable et résilient, responsable de ses propres actions et de

ses désirs ? Jusqu'à quel point l'État devrait-il intervenir afin de faire progresser l'avancée cruciale des femmes dans la société ? Les quotas imposés par la loi et autres traitements préférentiels sont-ils authentiquement progressistes, ou bien sont-ils réactionnaires, paternalistes et infantilisants ? Après avoir échappé à la dépendance aux pères et aux maris, les femmes devraient-elles maintenant transférer cet humiliant pouvoir à la bureaucratie labyrinthienne de l'État ? Ou, pour preuve de leur force et de leur courage, les femmes devraient-elles plutôt valoriser par-dessus tout la liberté, et ce, malgré la douleur et le risque qu'elle suppose⁶ ?

Sachant la crainte qu'a Paglia des entraves que toute subordination aux structures de pouvoir est susceptible d'imposer à l'action et à la pensée personnelles, son questionnement vaut pour une invitation, un urgent appel lancé au sens éthique de l'individu : à tout peser, sa liberté dépendrait de la reconnaissance de sa responsabilité.

À cet égard, Paglia remarque une disjonction entre un féminisme contemporain réquisitionné par les élites et un point de vue populaire souvent décrié par celles-ci comme ignare ou rétrograde. Or, est-il permis de penser, si le féminisme doit demeurer une perspective légitime, rassembleuse et qui récolte largement les appuis, les femmes de toutes les classes sociales seront mises à contribution, et les élites, dont les rangs sont pourvus par les universités, se mettront à l'écoute et au service de la population plutôt que d'exiger l'inverse.

Contrairement à ce que l'on aurait pu croire, après les nombreux progrès sociaux des dernières décennies, les vulnérabilités ne semblent pas s'être amoindries. Doutant des pouvoirs de la raison, l'on a eu de plus en plus recours à

6. Camille Paglia, *Provocations. Collected Essays*, New York, Pantheon, 2018, p. 159-160.

l'autorité présumée des sentiments, malgré leur caractère invérifiable, instable et influençable. En s'alimentant au narcissisme naturel de l'être humain, les dispositifs numériques de communication, qui excitent la discorde et creusent les fossés — tout en servant, dit-on, la démocratisation de l'information (et le naufrage que l'on voit emporter la presse traditionnelle) —, exacerbent les sensibilités des uns et des autres, ce qui devrait expliquer la recrudescence d'une peur des mots et du jugement d'autrui⁷.

Or, si l'on a raison d'espérer le respect d'autrui (et de l'offrir), de voir l'irrespect désapprouvé et, certes, le crime condamné, la liberté est un principe et un idéal qui ne se traduit pas par une protection des sentiments et affects de tout un chacun. Ce principe est, de plus, contraire au repli de l'individu sur lui-même, puisqu'en tant qu'impératif il ne peut qu'être mutuel et disséminé. Si celle des uns suppose celle des autres, la liberté est aussi un droit que l'on se donne à soi-même. Dans les cultures développées, où les besoins fondamentaux sont assurés pour la plupart, être libre, c'est vouloir être libre. Être libre est un risque à courir, qui commence par la pensée. Par son inspirante éloquence et l'intégrité de son engagement intellectuel, Camille Paglia nous invite à prendre le taureau par les cornes, à le monter avec adresse et témérité, de même que l'on découvre la puissance des mots, de la parole et de l'écriture, qui sont les outils premiers d'une pensée véritablement libre.

Gabriel Laverdière

7. Un exemple: le 9 avril 2019, à l'occasion d'une conférence que Paglia offrait à l'université où elle est en poste depuis 1984, plus d'une centaine d'étudiants ont protesté contre sa présence parmi les rangs professoraux de l'établissement. Ils ont exhorté le président de l'université à la licencier (et à la remplacer par « une personne queer de couleur ») et ont accusé l'université de mettre les étudiants « en danger », prenant prétexte des vues de Paglia sur le *date rape* et l'identité transgenre. Le présent livre rend compte de ces positions, qui n'ont pas fini de provoquer.

NOTE DU TRADUCTEUR

Pour que la lecture en soit facilitée, la plupart des dénominations anglaises ont été traduites. Afin de rendre plus accessible au lecteur francophone la discussion proposée par l'auteure, certaines notes explicatives ont été ajoutées, qui fournissent principalement des informations à caractère culturel ou historique. Le long du texte, des appels de note (*) renvoient à la section « Notes du traducteur », qui se trouve au bout du livre. Quant à elles, les notes infra-paginales sont de l'auteure.

Le lecteur est invité à consulter l'ouvrage de Camille Paglia intitulé *Introduction à Personnes sexuelles* (Presses de l'Université Laval, 2017), dans lequel figure une annexe se voulant informative, composée de « Notices biographiques » et de bibliographies préparées, dans le même esprit, par le traducteur.

**FEMMES LIBRES
HOMMES LIBRES**

INTRODUCTION

Le cours de l'Histoire est cyclique. Le fléau de la rectitude politique et des attaques contre la liberté d'expression, qui avait éclaté pendant les années 1980 et qui avait été repoussé pendant les années 1990, a fait un retour fracassant. Actuellement, aux États-Unis, une police de la pensée, bien intentionnée mais impitoyable, et dont les opinions n'ont rien à envier au dogmatisme des agents de l'Inquisition espagnole, patrouille les universités de même que les médias généralistes. Encore une fois, nous voilà plongés dans un chaos éthique, où l'intolérance passe pour son contraire et où la tyrannie du groupe écrase la liberté individuelle.

Les principes directeurs du présent livre sont la libre pensée et la libre expression, ouvertes, mobiles et affranchies des idéologies conservatrices ou progressistes. Datant du schisme entre la gauche et la droite qui a suivi la Révolution française, la dichotomie entre progressisme et conservatisme est éperdument dépassée à notre époque, que l'expansion technologique et la mondialisation politique rendent de loin plus complexe. Déconnecté du bon sens propre aux réalités quotidiennes, un clivage acharné entre progressisme et conservatisme est devenu, dans les Amériques autant qu'en Europe, si extrême et vociférant qu'il s'apparente parfois à la maladie mentale.

La politisation actuelle de la sexualité, un thème ou, oui, une obsession caractéristique de la culture moderne, a embrouillé la compréhension que nous en avons. Dans les universités, des théoriciens mal renseignés ont redéfini le sexe et le genre pour en faire des phénomènes superficiels et fictifs, produits par des forces sociales oppressives et

dissociées de la biologie. Cette hallucination a semé la confusion chez les jeunes et a gravement nui au féminisme. Une théorie portant sur le sexe mais de laquelle sont exclues toutes références à la biologie est absurde en soi. Mais en tant que partisane d'un libre arbitre dynamique, il est certain que je ne souscris pas à un déterminisme biologique absolu. Comme je l'ai écrit à la première page de *Sexual Personae (Personas sexuelles)*, «la sexualité et l'érotisme forment l'intersection compliquée de la nature et de la culture.» En outre, mon idée maîtresse veut que l'art soit une ligne tracée à l'encontre de la nature.

La facture dissidente de mon féminisme repose sur mes propres expériences d'enfance en tant que rebelle irascible, qui affrontait le conformisme suffocant des années 1950, époque pendant laquelle les Américains, épuisés par deux décennies de guerre et d'instabilité économique, sont retournés à un culte victorien de la sphère domestique, qui limitait les aspirations des jeunes filles et qui les bornait (de mon point de vue désenchanté) à une féminité minaudière et sirupeuse. J'ai parlé, ailleurs, de ma protestation contre l'identité sexuelle, qui s'exprimait par les symboles excentriques de mes costumes travestis d'Halloween : Robin des Bois à cinq ans, le toréador de *Carmen* à six ans, un soldat romain à sept ans, Napoléon à huit ans, Hamlet à neuf ans. Je puisais à toutes les sources susceptibles de m'inspirer : des bandes dessinées publiées par Classics Illustrated aux publicités de Courvoisier pour le cognac Napoléon, en passant par les stations du chemin de croix à l'église du quartier et l'exemplaire usé de *Stories from the Great Metropolitan Operas* qui appartenait à mes parents.

Cela dit, alors que je m'identifiais passionnément aux figures héroïques masculines, jamais des adultes préoccupés mais malavisés ne m'ont encouragée à croire que j'étais réellement un garçon et que des interventions médicales pourraient donner vie à cette vérité cachée. Au contraire,

avoir été forcée d'apprendre des stratégies de défense pour survivre en société m'a rendue libre de développer mes talents d'autres manières qui, avec le temps, se sont avérées inestimables. Quand on m'a récemment demandé comment je m'« identifiais » ou me décrivais moi-même, j'ai répondu : « entité non sexuée. » Cependant, à l'exception de cas très rares d'hermaphrodisme véritable (un trouble congénital), l'ADN de chaque cellule du corps humain est inflexiblement codé comme mâle ou femelle, de la naissance à la mort. Bien que l'on doive respect et protection légale à toute personne qui cherche, pour quelque raison, à glisser d'une position à l'autre sur la gamme complexe des personas sexuelles (*persona*, mot latin pour désigner le masque de théâtre), changer de sexe est scientifiquement impossible.

À la fin des années 1950 et au début des années 1960, la société exerçait continûment sur les filles d'intenses pressions. Des blondes sautillantes typiquement américaines comme Doris Day et Debbie Reynolds régnaient en dictatrices sur toute la culture avec leur bonne humeur compulsive. Un jour où je campais avec les jeannettes, je me suis fondue dans les bois pour échapper au mégatube de Doris Day, *Que Sera Sera*, chanté joyeusement et collectivement autour du feu de camp par mes consœurs. À l'école, les professeurs appréciaient mes efforts scolaires, mais ma misérable incapacité à entrer dans le moule de la fille calme et déférente les exaspérait sans cesse. Après que j'eus bousculé mes paires mises en rang, ma maîtresse de cinquième année me retint après les cours pour que je cherche dans le dictionnaire le mot « agressif », comme s'il s'agissait pour les filles d'un atroce péché mortel. En huitième année, la maîtresse me fit furieusement sortir de la classe, exigeant que je me tienne tranquille à mon pupitre, sans bouger ni remuer la moindre extrémité du corps, ce que je vécus à l'époque comme une humiliation déconcertante, qui m'a rendue définitivement sympathique à la détresse des

garçons physiquement très actifs qu'emprisonne un système scolaire public dominé par des femmes enseignantes.

Les seuls moyens pour moi d'échapper à l'homogénéité répressive de cette époque se trouvaient dans la culture populaire (les épopées hollywoodiennes sur grand écran, le rock'n'roll) et l'archéologie : j'adorais la monumentalité et la mégalomanie de la sculpture et de l'architecture égyptiennes. Lorsque mes parents purent enfin se payer leur premier téléviseur (j'avais douze ans), les films diffusés tard en soirée devinrent pour moi une porte ouverte sur le passé. J'y découvris Katharine Hepburn, qui m'électrissa. Ses premiers films des années 1930 et 1940, où elle jouait souvent des femmes de carrière fonceuses ou des mondaines au-dessus de tout, furent pour moi une révélation. Je n'avais jamais vu une femme avec un tel franc-parler et une telle assurance, une femme aussi courageusement corrosive. Étant donné la rareté des informations qu'on pouvait trouver sur la culture populaire à l'époque (car encore considérée comme un évanescant ramassis d'inepties), je n'avais pas alors pris conscience qu'à travers Hepburn j'entrais en contact avec l'esprit de provocation qui avait déterminé le féminisme de la première vague : sa mère et sa tante avaient été réputées à la grandeur du pays pour leur activisme pour le droit de vote et la contraception, et Hepburn elle-même, alors enfant, avait fait campagne pour le droit de vote en participant à des manifestations. Je préparai un tableau détaillé des films de Hepburn et cochai soigneusement chacun d'eux, en indiquant la date de diffusion, toutes les fois où j'avais la chance de les voir.

Au secondaire, je me suis passionnée pour Amelia Earhart, ayant lu, en 1961, un article du *Syracuse Herald-Journal* portant sur sa mystérieuse disparition en 1937, alors qu'elle survolait le Pacifique. Suscitant la perplexité de mes camarades d'école, je m'engageai fiévreusement, pendant trois ans, dans un projet de recherche sur Earhart,

épluchant systématiquement de vieux journaux et magazines dans le sous-sol enténébré de la bibliothèque du centre-ville de Syracuse, rédigeant des centaines de lettres de requête puis, lors de voyages en famille, nous détournant pour visiter des lieux associés à Earhart. L'Université Purdue me donna accès aux archives d'Earhart et on m'accorda un entretien privé au Musée national de l'air à Washington (district de Columbia), où un conservateur ouvrit un coffre-fort pour me montrer les médailles et récompenses reçues par Earhart. J'ai visité sa maison natale dans la ville d'Atchison au Kansas et l'aérodrome d'Opa Locka en Floride, à partir duquel elle a quitté le sol américain pour son dernier vol. J'ai même brièvement rencontré sa sœur cadette Muriel dans un restaurant de Medford, au Massachusetts.

À travers Earhart, à propos de qui j'écrivis une dissertation de 77 pages pour mon cours d'histoire de dixième année, que j'espérais transformer en un livre, j'obtins une connaissance directe de ce qui deviendrait ma période préférée du féminisme, soit les deux décennies tout juste après que les femmes eurent acquis le droit de vote en 1920. S'y trouvaient, dans tous les domaines, tant de personnalités audacieuses et performantes comme Katharine Hepburn: Dorothy Parker, Edna St. Vincent Millay, Dorothy Thompson, Lillian Hellman, Clare Boothe Luce, Pearl S. Buck, Anne Morrow Lindbergh, Mary McCarthy, Babe Didrikson, Margaret Bourke-White. Ces femmes émancipées avaient ceci de distinctif – et se profilent ici les problèmes que j'aurais avec le féminisme de deuxième vague – que jamais elles ne se livrèrent à un dénigrement réflexe des hommes: elles acceptaient et admiraient l'immensité des accomplissements des hommes, et elles demandaient simplement qu'on leur accorde une chance équitable de prouver que les femmes pouvaient leur être égales ou même les surpasser. L'inspirant bilan de leur impénitente ambi-

tion et de leur intrépide et ingénieuse débrouillardise servit de fondation pour ce qui deviendrait plus tard ma propre philosophie féministe de l'égalité des chances.

Mon projet sur Earhart s'estompa graduellement après le coup de tonnerre du *Deuxième sexe* de Simone de Beauvoir (1949), qu'en 1963 une collègue belge de mon père me remit, en traduction anglaise, pour mon seizième anniversaire. Le ton impérieux, autoritaire de Beauvoir et le parcours ambitieux qu'elle dessinait à travers l'espace et le temps me stupéfièrent. Je me mis à rêver d'un livre à grand déploiement, une œuvre maîtresse qui incorporerait toutes mes intenses fixations, de l'archéologie à la culture populaire. Ce livre, *Sexual Personae*, prendrait au début des années 1970 la forme d'une étude de l'androgynie pour ma thèse de doctorat, à l'École des diplômés de l'Université Yale. Une fois révisée et augmentée, elle fut enfin publiée en 1990, un volume de sept cents pages avec illustrations, chez Yale University Press, après que le manuscrit eut été rejeté par sept éditeurs et cinq agents.

Les féministes universitaires ou orthodoxes attaquèrent *Sexual Personae* (pour la plupart sans avoir, à l'évidence, pris la peine de le lire) avec une malveillance qui témoignera longtemps, selon moi, des moyens déplorables par lesquels d'importants mouvements politiques arrivent à se compromettre à cause de l'insularité aveugle de leurs coteries régnautes. On peut trouver dans mes deux recueils d'articles, *Sex, Art, and American Culture* (1992) et *Vamps & Tramps* (1994), un rapport méticuleux de mes déboires publics avec certaines féministes de premier plan et leurs acolytes, incluant les preuves des saugrenus propos diffamateurs qu'elles ont lancés contre moi et mes travaux. Gloria Steinem en particulier aura assurément entaché sa propre contribution au mouvement par ses remarques sans fondement.

Ce nouveau recueil compile une sélection d'articles et d'extraits de livres, de conférences et d'entrevues qui sont les plus représentatifs de mes opinions sur le sexe, le genre et le féminisme depuis la parution de *Sexual Personae* il y a plus d'un quart de siècle. Je crois que mes idées et conclusions hétérodoxes résonnent encore vivement auprès de plusieurs lecteurs parce qu'elles ne reposent pas sur des théories *a priori* et des préconceptions, mais s'appuient plutôt sur une recherche savante à large éventail et sur une observation attentive de véritables comportements sociaux de notre époque. Les pages du présent livre démontrent la cohérence et la continuité de mes positions féministes libertaires, qui précèdent autant la publication, en 1963, de *La femme mystifiée (The Feminine Mystique)* de Betty Friedan que la fondation, en 1966, de la National Organization for Women (NOW ou Organisation nationale pour les femmes), cofondée par Friedan et unanimement reconnue comme ayant donné naissance au féminisme de deuxième vague. Dans son numéro du 8 juillet 1963, le magazine *Newsweek* a publié, en tête de sa rubrique réservée aux lettres des lecteurs, ma protestation quant à l'exclusion des femmes par le programme spatial américain :

Valentina Terechkova a ravi l'honneur de devenir la première femme à être envoyée dans l'espace, trente-cinq ans jour pour jour après qu'Amelia Earhart eut été la première femme à traverser l'Atlantique par les airs. Il semble y avoir encore à faire avant que puisse être gagnée la bataille livrée toute sa vie par Mme Earhart dans l'intérêt de l'égalité des chances pour les femmes américaines.

Camille A. Paglia
Syracuse, N. Y.

La lettre avait été intitulée « La cosmonaute et l'aviatrice » et accompagnée d'une photo spectaculaire d'Earhart, vêtue de son blouson de vol en cuir, légendée ainsi : « Après

Earhart, l'orbite.» À seize ans, j'en étais à la deuxième année de mon projet sur Earhart, et nouvellement énergisée par Simone de Beauvoir, qui fut la source fondamentale, mais trop rarement reconnue comme telle, des principales idées de Friedan.

L'historiographie culturelle de la seconde moitié du 20^e siècle a beaucoup exagéré le rôle joué par le mouvement féministe de deuxième vague dans la transformation et la libération de la femme moderne. Dès le début des années 1960, cet énorme changement avait d'ores et déjà commencé, pour d'autres raisons. Aux États-Unis, avec l'élection de John F. Kennedy (en faveur de qui j'avais fait campagne à Syracuse), plein de charisme et d'une énergie jeune, une grande vague d'optimisme et d'idéalisme éveilla ma génération du baby-boom et la propulsa vers l'avant. La culture populaire fut une force encore plus puissante. Ses racines se nourrissant à la fois du blues afro-américain et du country de la classe ouvrière, le rock'n'roll façonnait à partir du corps même des rythmes impétueux qui devinrent pour nous un signal percussif de ralliement, et qui se manifestèrent vraiment à l'esprit du grand public en 1955, quand le générique du film *Graine de violence* (*The Blackboard Jungle*) fit retentir à plein volume dans les cinémas la chanson «Rock Around the Clock» de Bill Haley.

L'électrochoc de la «Beatlemania» affecta surtout les jeunes femmes. Je possède encore l'enregistrement sonore sur bobines d'une fête qui eut lieu chez moi avec mes amies le soir où les Beatles apparurent au *Ed Sullivan Show* en février 1964. Le bruit de notre réaction délirante fut tel qu'il surchargea le microphone. Voilà le moment où, à la grandeur du pays, les filles américaines auront occis à jamais les conventions bienséantes des années 1950. L'année suivante, à leur concert au Shea Stadium, les Beatles n'arrivaient pas à s'entendre les uns les autres sur scène et les agents de

sécurité se bouchaient les oreilles, si imposant était l'incessant cri de filles grisées par leur nouvelle liberté collective.

On n'a jamais reconnu à sa juste valeur le rôle de pionnière qu'a joué Barbra Streisand en faisant voler en éclats les convenances féminines et en préparant le terrain pour le féminisme de deuxième vague. Émergeant des cabarets bohémiens, où son parler maniéré et ses costumes rétro furent influencés par la sensibilité des homosexuels, Streisand incarnait un non-conformisme querelleur et une rudesse pugnace qui contrastaient de manière frappante avec la profondeur émotionnelle et l'élégante beauté de son chant. Sa distinction ethnique sans concession représentait un risque professionnel : elle refusa autant de faire rétrécir son proéminent nez juif que de modérer son fort accent brooklynois. Fréquemment invitée sur les plateaux télévisés du début des années 1960, elle devint brusquement célèbre grâce à la comédie musicale de Broadway *Funny Girl*, qui, en 1964, la propulsa en couverture de *Time* et de *Life*.

En tant qu'inconditionnelle de Streisand (je l'ai vue sur scène peu avant que le rideau tombe sur *Funny Girl*), je reconnus en elle une femme nouvelle et radicale qui fracassait le code de délicatesse féminine propre au régime *hyper-wasp** des Debbie Reynolds et Doris Day de l'époque. À l'automne 1964, en entrant au Collège Harpur (l'Université d'État de New York à Binghamton), j'y fus émerveillée par la verve et l'audace de l'énorme corps d'étudiantes juives américaines venant du Grand New York. Elles étaient politiquement progressistes, féroce­ment drôles, brutalement directes et sexuellement libérées. Leur inexorable sens du réel provenait, pour plusieurs d'entre elles, de l'expérience éprouvante de la Shoah, vécue par la génération de leurs grands-parents. L'ascension de Streisand, de l'ombre à la célébrité, était un indicateur de la révolution qui se prépa-

rait chez les Américains, bien avant la fondation de la NOW.

Dans le Londres des *swinging sixties*, les jeunes Britanniques surfaient elles aussi sur l'air du temps, l'Angleterre s'étant enfin remise du marasme économique d'après-guerre. Au cours de mes années d'université, le Londres haut en couleur, ville de musique, de cinéma et de mode, était pour moi comme un ancrage spirituel éloigné. À Binghamton, j'ai réussi à dénicher des vêtements contrefaits du style androgyne de Carnaby Street ou Portobello Road: des chemises impression cachemire ou à la mode Tom Jones, des cravates à chevrons homme, des pantalons taille basse à rayures et pattes d'éléphant, un caban de marin couleur bordeaux avec des boutons militaires dorés, des bottines Beatles zippées à talons cubains. Cela ne plaisait pas du tout aux hippies décontractés du Collège Harpur qui, eux, affectaient un look déguenillé style friperie, mais ils gardèrent prudemment leurs distances. Quand je passai aux études supérieures en 1968, je continuai, sans réfléchir, sur cette voie, ajoutant même un gilet pourpre en daim et un pendentif psychédélique en vitrail orange et vert accroché à une lanière de cuir, qui venait de Greenwich Village. Inutile de dire que cela ne rendait pas fous de joie les professeurs en flanelle de Yale.

Pour un livre grand format de 1967, *Birds of Britain*, John D. Green photographia les jeunes femmes verveuses de Londres. Dans son introduction, Anthony Haden-Guest décrivit «la nouvelle fille londonienne» comme une «mutation-choc de la génétique» produite par «la scène londonienne» et le croisement des classes sociales, de la vendeuse à la jeune première. Julie Christie dans *Darling* (1965), effervescente et folâtre, ainsi que Vanessa Redgrave dans *Blow-up* (1966), énigmatique et lunatique, incarnaient cette fille nouvelle. Parmi les cinquante-cinq filles britan-

niques au dynamisme pétillant qui figuraient au livre de Green: Susannah York, Charlotte Rampling, Hayley Mills, Mary Quant, Jane Asher, Sarah Miles, Pattie Boyd, Cilla Black, Lulu, Dusty Springfield et Marianne Faithfull.

Avec sa flamboyante tendance de vêtements et coiffures « unisexes », autant pour hommes que pour femmes, le *youthquake* britannique prouve que le féminisme de deuxième vague n'était que l'un des nombreux courants ayant participé aux transformations sexuelles en cours tout au long des années 1960. Dans le rôle d'Emma Peel de la populaire télésérie britannique *Chapeau melon et bottes de cuir* (*The Avengers*), la redoutable Diana Rigg arborait déjà, en 1966, une combinaison de cuir noir, tout en donnant çà et là ses coups de karaté. La première et plus influente persona féminine batailleuse fut probablement, à l'époque, Ursula Andress, dans le rôle de Honey Ryder, la chercheuse de conques aguerrie du premier film de la série James Bond, *James Bond 007 contre Dr No* (*Dr. No*, 1962), où elle sort de la mer vêtue d'un resplendissant bikini blanc, couteau attaché à la hanche. (J'ai emprunté son couteau héraldique pour la photo amazone illustrant la couverture du livre *Vamps & Tramps*.) Par son évocation mythique d'une déesse armée issue d'entre les vagues, cette scène captivante inspirerait l'affiche durablement iconique d'un film britannique de 1966, *Un million d'années avant J.-C.* (*One Million Years B.C.*), pour laquelle Raquel Welch, sous les traits d'une femme des cavernes portant un bikini haillonneux en cuir, prenait spontanément une pose combative et athlétique. Mais, à cause de l'hostilité vite manifestée par le féminisme de deuxième vague à l'égard des grands *sex-symbols* du cinéma, voire même à l'égard de toute manifestation flagrante d'érotisme dans l'industrie du divertissement, ces images spectaculaires ne furent pas incorporées dans l'histoire de la progression moderne des femmes.

Mes nombreuses querelles avec les féministes de deuxième vague furent notamment motivées par mon admiration enthousiaste pour les très sexy «*Bond girls*» et cheerleaders des Cowboys de Dallas, ainsi que pour les couvertures chic et glamourieuses, avec corsages plongeants, que Francesco Scavullo a réalisées pour le magazine *Cosmopolitan*, dirigé par Helen Gurley Brown. (En 1970, des protestataires féministes, menées par Kate Millett, ont occupé les bureaux de Brown.) De façon similaire, des puritaines féministes ont réduit avec mépris l'immensément populaire *Drôles de dames* (*Charlie's Angels*, 1976-1981) à une simple exhibition télévisée de «trémousse» ou de «pétards et nibards». D'où ma délectation à voir revenir *Drôles de dames* après le triomphe du féminisme pro-sexe dans les années 1990 : grâce à l'actrice et productrice Drew Barrymore, on eut droit à deux films réussis (en 2000 et 2003) et à une télésérie (en 2011).

Betty Friedan, une infatigable et fervente défenseuse des droits des femmes, fut irréfutablement la figure primordiale au cœur de la relance historique du militantisme féministe organisé. Mais Betty Friedan n'a pas fait la redoutable Germaine Greer en Australie, pas plus qu'elle ne m'a faite moi dans la ceinture de neige du nord de l'État de New York. J'ai dit à maintes reprises de Greer qu'elle était l'une des femmes emblématiques du 20^e siècle. Elle demeure la personne vivante que j'admire le plus. Le féminisme n'aurait pas si vite déraillé si Greer avait conservé la persona exubérante, acerbement sarcastique, irréductible et ouvertement libidineuse qu'elle présenta quand elle fit son entrée sur la scène internationale, après la parution de son premier livre en 1970, *La femme eunuque* (*The Female Eunuch*). J'ai abondamment écrit et glosé sur Greer, mais il n'y a de place en ces pages que pour un seul texte : ma critique de son

étude sur les femmes poètes, *Slip-Shod Sibyls*, parue en 1995.

Le présent ouvrage commence par la moitié du premier et très controversé chapitre de *Sexual Personae*, «Le sexe et la violence, ou la nature et l'art». La plupart des féministes qu'il a fait rager réagissaient en général à la citation hors contexte d'épigrammes portant ma signature distinctive (inspirés par Oscar Wilde et d'innombrables humoristes juifs, dont Joan Rivers). De par le sombre portrait qu'il dresse de la biologie, ce chapitre s'avère une protestation contre l'omnipotence de la nature et les outrages qu'inflige le sexe. Il est écrit d'un point de vue transsexuel ou, devrais-je dire, suprasexuel, comparable à celui de Tirésias, l'observateur invisible des mœurs sexuelles dans *La terre vaine* (*The Waste Land*) de T. S. Eliot. Le premier chapitre n'est qu'une simple ouverture, inspirée par Wagner. La tonalité, pour la suite du livre, diffère considérablement, avec des chapitres inspirés (en tout ou en partie) par Bach, Chopin, Brahms, Rimski-Korsakov, Debussy, Puccini, Satie et Delius, en plus de la musique composée pour le cinéma par Max Steiner, Miklós Rózsa et Bernard Herrmann. Contrairement aux idéologues qui marchent au pas, les vrais lecteurs ont su apprécier le revirement soudain de la teneur émotionnelle (typique des trames sonores hollywoodiennes) à l'entrée du second chapitre, «La naissance de l'œil occidental», où l'art arrache l'humanité à l'abîme qu'est la nature. Deux extraits en sont ici reproduits: mon diptyque comparant une statuette de l'âge de pierre, la Vénus de Willendorf, avec le buste égyptien de la reine Néfertiti. Ces passages sont des odes puisant au style de prose poétique qui est propre à l'un des principaux mentors d'Oscar Wilde, l'esthète d'Oxford Walter Pater.

Sexual Personae fut raisonnablement bien accueilli par la plupart des critiques. C'est mon article sur Madonna, publié plus tard en 1990 dans le *New York Times*, qui établit

instantanément ma mauvaise réputation. Pour la genèse sinieuse de cet article, et d'autres qui ont paru pendant cette période explosive, voir la section « A Media History » dans *Sex, Art, and American Culture*. En 2010, le *New York Times* a fait figurer cet article parmi les textes d'opinion les plus importants et influents de tous ceux publiés dans ses pages depuis qu'il avait inventé, quarante ans plus tôt, ce format désormais standard. Ce qui provoqua un tollé fut d'abord mon attaque frontale contre l'establishment féministe, généralement protégé, et ensuite cette ultime saillie : « Madonna est l'avenir du féminisme », dont on se moqua très largement comme d'une proposition tirée par les cheveux. Or cette prophétie se vérifierait dans les années 1990 par l'essor et la victoire retentissante du féminisme pro-sexe, longtemps réduit au silence. En outre, mon usage impertinent d'un vocabulaire argotique, ce qui fit l'objet de débats au sein du comité de rédaction, transgressa les règles du décorum qui avaient été de longue date en vigueur au *New York Times* et pava la voie pour d'autres auteurs, comme Maureen Dowd. Enfin, cet article déclencha une course à l'écriture de textes d'opinion chez les professeurs des humanités qui, précédemment, s'étaient estimés bien au-dessus d'écrire pour les journaux. C'étaient surtout des historiens, des économistes et des politologues qui avaient jusque-là signé des textes d'opinion.

Six semaines plus tard, le *New York Newsday* faisait paraître mon texte d'opinion sur le *date rape**, qui demeure à ce jour ce que j'ai écrit de plus controversé. Publié simultanément aux quatre coins du pays dans plusieurs quotidiens régionaux sous une forme négligemment tronquée, il provoqua une vive réprobation. Des groupes féministes du Midwest, à l'évidence, menèrent une campagne concertée qui visait à harceler le président de mon université par le moyen de requêtes exigeant mon licenciement. Souvent

reproduit pour des recueils de cours de première année dans des universités publiques, cet article m'a causé d'incessants problèmes tout au long des années 1990. Il entraîna manifestations et protestations lors de mes conférences hors campus, et j'en vins à quitter précipitamment des plateaux télévisés autrichien et britannique, et même la scène du Queen Elizabeth Hall à Londres (pour éviter la bagarre). La conférence de ce dernier événement datant de 1997, « La lutte moderne des sexes », avait été rédigée à l'invitation de la BBC, et le texte se trouve ici reproduit.

Je maintiens chaque mot de mon manifeste sur le *date rape*. Les femmes s'infantilisent elles-mêmes lorsqu'elles cèdent la responsabilité de leurs expériences sexuelles aux hommes ou à des comités de plaintes émises *a posteriori*, de véritables substituts parentaux qui sont indignes de vraies féministes. Ma génération du baby-boom a exigé et obtenu la fin des règles *in loco parentis*, qui veillaient à la séparation des sexes à l'université; il est tragique, en effet, de voir combien de jeunes femmes semblent aujourd'hui regretter la disparition de ces dispositifs de sécurité tutélares et paternalistes. En tant que professeure de carrière, je veux que la vie sociale des étudiants et que leurs échanges interpersonnels, verbaux ou autres, soient affranchis de toute intervention ou surveillance de nos universités cajoleuses et autoritaires. Si un vrai crime est commis, il faudrait le signaler à la police. Sinon, les administrateurs des universités devraient s'occuper de leurs propres affaires, et voir à faciliter et à financer l'éducation qui a cours dans les salles de classe.

Dans le présent livre, plusieurs textes brocardent et critiquent des féministes bien en vue, du milieu universitaire ou autre. (Mon premier article de recherche publié, écrit alors que j'étais doctorante, s'intitulait « Lord Hervey

and Pope» et parut en 1973 dans *Eighteenth Century Studies*: les cinglantes épopées satiriques d'Alexander Pope, surtout *La Dunciade*, demeurent pour moi une influence majeure.) Ma longue étude critique intitulée «Obligations pourries et prédateurs financiers», réalisée pour *Arion*, était avant tout une dissection hostile du poststructuralisme, qui a, de mon point de vue, déformé les études de genre et, tout compte fait, détruit les humanités. Le même thème se retrouvait, plus de vingt ans après, en 2013, dans un texte écrit pour le *Chronicle of Higher Education*, «Des chercheuses livrées pieds et poings liés», ma critique approfondie de trois faibles nouveaux livres sur le bondage et la domination, rédigés par des femmes universitaires. À noter, mon emploi du mot «financiers» dans le titre de l'article publié par *Arion*: j'étais alors l'une des rares à dénoncer la privatisation galopante des universités américaines, situation exploitée par maints chercheurs carriéristes qui, passant pour gauchistes, faisaient grimper sans vergogne leurs propres salaires de stars, et ce, sur un marché national de plus en plus compétitif. De même, dans mon article «La maternelle universitaire, ou de la corruption des humanités américaines», paru en 1992 dans *The Times Literary Supplement*, je tirai un coup de semonce prophétique, avertissant de la mainmise d'une classe grandissante d'administrateurs envahissants sur les universités américaines, qui conduisit à l'écrasement désastreux du pouvoir professoral que l'on connaît aujourd'hui.

Les positions anticonformistes que les articles ici présentés mettent de l'avant incluent mon refus de considérer Anita Hill comme une héroïne féministe, mon attaque contre les fanatiques staliniennes Catharine MacKinnon et Andrea Dworkin, et ma défense des droits reproductifs illimités, qui simultanément reconnaît la supériorité éthique de l'argument pro-vie dans le débat sur l'avortement. Bien

que j'aie voté à deux reprises pour Bill Clinton, il me semble avoir été la seule féministe à le condamner publiquement pour son traitement abusif de Monica Lewinsky, et la seule à protester contre la casuistique de leaders féministes comme Gloria Steinem qui, par partisanerie, refusèrent hypocritement d'appliquer à cette affaire déplorable les principes élémentaires sur le harcèlement sexuel.

Un thème récurrent de ces textes, comme dans ma dissection de la propagande liée au genre dans les documents des Nations Unies pour la Conférence mondiale sur les femmes de 1995 à Pékin, est la faveur qu'accorde trop souvent la pensée féministe aux présomptions orgueilleuses et intéressées de la bourgeoisie. (La préoccupation pour ce problème de longue date s'est finalement présentée sous la forme de l'« intersectionnalité ».) Pendant les années 1990, alors que la plupart des autres féministes se concentraient sur les questions de réglementation, j'étais pratiquement seule à appuyer sur l'importance de voir une première femme à la présidence, pour qui, insistais-je, la formation universitaire la plus appropriée serait constituée d'histoire militaire plutôt que des études de genre. J'ai sans relâche protesté contre le parti pris antihomme du féminisme de deuxième vague et j'ai pris fait et cause pour défendre la lutte et le football masculins (comme dans mon credo sportif, « Foot-féminisme »).

Ma conférence intitulée « Un miroir cruel », ainsi que des articles portant sur la chirurgie plastique et le talon aiguille traitent l'image du corps féminin dans l'art et la culture populaire. L'éloge que je réserve à la série de la chaîne Bravo TV *The Real Housewives* revêt (c'était à prévoir) un caractère oppositionnel : Gloria Steinem, elle, a maintes fois critiqué et dédaigné l'émission. Publiée pour la première fois ici, ma conférence sur les femmes du Sud, prononcée en 2014 à l'Université du Mississippi, examine

trois stéréotypes féminins : la vieille montagnarde, la mammy et la belle du Sud. Dans des textes d'opinion publiés par le *Time*, je réclame que les programmes d'enseignement à la sexualité dans les écoles traitent les questions touchant la fertilité, je demande que l'on décharge les jeunes femmes de leur effrayante naïveté à propos des crimes sexuels, puis que l'on abroge la loi injuste interdisant la vente d'alcool aux moins de vingt et un ans, loi à laquelle j'associe la crise du *date rape*, apparue soudain quand, dans les années 1980, des beuveries organisées par des fraternités d'étudiants débridés comblaient la disparité sociale*. Les entrevues que j'ai accordées à Deborah Coughlin pour le *Feminist Times* et à Ella Whelan pour *Spiked Review* soulignent les préoccupations que continuent de se partager les féminismes britannique et américain.

Le livre s'achève par mon article sur un brillant portrait mi-travesti de Patti Smith, réalisé pour la couverture de l'album *Horses* (1975) par Robert Mapplethorpe, que j'accrochai comme une icône sacrée à un mur de mon bureau au Collège Bennington, mon premier poste en enseignement. Des amis qu'elle et moi avions en commun, et qui fréquentaient le bar-spectacle CBGB sur la Bowery à New York, tentèrent de nous mettre en contact, ayant reconnu les similitudes culturelles entre nous. (Alors que j'étais au CBGB, complètement désert un après-midi, pour une prestation qu'allait offrir ce soir-là le groupe protopunk Television, nous avons été brièvement présentées, comme ça en passant, mais cette rencontre ne lui aurait pas fait une forte impression puisque je n'étais ni publiée ni connue.) J'admire profondément le respect qu'a Smith pour les grands artistes masculins ainsi que son rejet de la rancœur féministe envers les hommes. Dans une entrevue accordée au magazine *Bust* en 2007, Smith a dit : « Je ne me suis jamais vraiment sentie concernée par l'idée du féminisme.

Comme je suis une personne humaniste, je m'intéresse à la condition humaine. Les droits des hommes m'intéressent autant que les droits des femmes. [...] Que ce soit comme artiste ou comme être humain, jamais je ne me suis limitée à une position sexuée.»

La photo de Mapplethorpe inspira fortement ma propre photo de couverture pour le magazine *New York* en 1991 (reproduite en ces pages), qui fut prise dans la chambre des armes du Musée des arts de Philadelphie afin d'illustrer le très judicieux portrait rédigé par Francesca Stanfill : j'y fais mon regard le plus torve dans le but d'imiter mon idole, Keith Richards, le modèle à l'origine de la coiffure canaille, type rock star *seventies*, qu'arborait Smith. En plus des couvertures de deux magazines gays, le présent livre reproduit aussi plusieurs exemples des mises en scène que j'ai sciemment préparées pour des séances photo, autrement typiques, exigées par des magazines et quotidiens afin d'illustrer des entrevues et portraits. J'y apportais parfois des accessoires (fouets, chaînes, épées, couteaux à cran d'arrêt) pour communiquer au public ma philosophie de féminisme amazone et baroudeur directement par l'image, court-circuitant tout mensonge que des journalistes ou rédacteurs en chef partiaux auraient pu glisser dans les articles eux-mêmes.

À l'instar de Mapplethorpe et contrairement à la plupart des féministes, je tenais la photographie de mode pour un genre majeur de l'art moderne. Mes photographes préférés étaient, depuis bien longtemps, Richard Avedon, David Bailey et Helmut Newton, chacun d'eux ayant le don singulier de saisir l'essence d'une personnalité à travers des moments chorégraphiés par le hasard. Une autre inspiration pour mes séances photo fantasques se trouvait chez David Bowie, avec ses renversantes personas sexuelles de la période Ziggy Stardust du début des années 1970. (À mon

grand regret, ce livre ne pouvait inclure ma préface de catalogue « Theatre of Gender: David Bowie at the Climax of the Sexual Revolution », commandée par le musée Victoria & Albert pour son exposition des costumes de Bowie à Londres en 2013.) Il faut insister sur le fait que ma présence flamboyante dans les médias dura tout juste quatre ans et qu'elle fut renforcée par des tournées officielles de promotion pour trois best-sellers consécutifs (1991-1994). Après cela, comme le général romain Cincinnatus retournant à sa charrue, je repris tout simplement mon précieux isolement en tant qu'enseignante et auteure. Comme je le dis souvent, je ne suis qu'une maîtresse d'école!

Le titre de ce livre exalte la liberté, condition indispensable à l'incubation, puis à la floraison de l'individualisme. Mon féminisme libertaire, qui prend le meilleur du progressisme et du conservatisme mais n'est assurément ni l'un ni l'autre, hisse la liberté de pensée et de parole au-dessus de toute idéologie. Je suis une intellectuelle d'abord, une féministe ensuite : j'exhorte les jeunes auteurs et artistes ambitieux de souscrire à pareil engagement éthique pour la recherche de la vérité. En 1964, année à laquelle j'entrais à l'université, le Mouvement pour la liberté d'expression éclatait à l'Université de Californie à Berkeley, mené par un fougueux Italo-Américain, Mario Savio. Ce fut un moment cardinal pour ma génération. La position antisystème du Mouvement pour la liberté d'expression représentait l'authentique révolution populiste des années 1960, qui s'opposa aux intrusions autoritaires d'une élite répressive. Comment est-il possible que la gauche universitaire actuelle ait appuyé les codes de bonne conduite langagière des établissements, de même que la surveillance grotesque et la réglementation excessive de la vie étudiante, plutôt que de s'y opposer? Les universités américaines ont abandonné leur mission éducative et sont devenues des colonies d'État,

régies par des bureaucrates jupitériens qui veillent à l'application des oukases fédéraux. Cet impérialisme despotique n'a pas sa place dans une démocratie moderne.

L'érosion de la fidélité des progressistes à la liberté d'expression pourrait être en partie attribuable à l'adoption de la loi sur les droits civiques de 1968 (suivant celle de 1964, véritable jalon historique), qui imposait des sanctions pour tout crime motivé par « la race, la couleur de la peau, la religion ou l'origine nationale »*. Démarquer certains groupes pour leur offrir une protection spéciale, qui inclurait plus tard l'identité de genre et l'orientation sexuelle, les a mis à l'écart de la population générale, les définissant comme des victimes permanentes, accablées par le fardeau d'un inéluctable passé. Je m'oppose fortement aux catégories de « propos haineux » et de « crimes haineux », qui émergèrent de cette loi et de lois semblables en Amérique du Nord et en Europe. Quoique louable, tenter de réparer les injustices passées entraîna malheureusement la création de nouvelles zones de privilège et poussa le gouvernement à freiner l'exercice de la libre expression. Comme je l'ai soutenu dans *Vamps & Tramps*, le gouvernement n'a aucunement le droit d'empiéter ou de faire des suppositions sur la pensée ou les motivations des citoyens, quels qu'ils soient, sauf durant la phase des délibérations suivant une condamnation criminelle.

La liberté de haïr doit bénéficier de la même protection que la liberté d'aimer. C'est seulement lorsque la haine verse dans l'action que la loi peut intervenir de manière appropriée. Sans la liberté totale d'explorer les extrêmes lancinants de l'émotion humaine, un art de haut niveau n'existera plus jamais. Même la comédie, un genre issu de l'Antiquité et de ses cultes paillards de la fécondité, n'a cessé de puiser à la violation des tabous. L'audacieux et sardonique héros de la culture Lenny Bruce, qui transforma l'hu-

mour de type *stand-up* en un genre de commentaire mordant et souvent vulgaire sur la société (d'où ses multiples arrestations pour obscénité), a galvanisé l'idéalisme du mouvement des années 1960 pour la liberté d'expression. Sur les campus, l'inclination naturellement chahuteuse des étudiants pour les facéties transgressives est désormais contrôlée par de maussades agents néovictoriens de compassion coercitive. L'humour est devenu une victime supplémentaire de la rectitude politique.

Dans la sphère du genre sexuel, la liberté implique que chaque sexe puisse librement définir son histoire et sa destinée, sans reproches ni harcèlement. Si les femmes aspirent à la liberté, elles doivent laisser les hommes être libres eux aussi. Les hommes qui avilissent ou assujettissent les femmes ne sont pas libres; ils signalent par là leur peur secrète du pouvoir féminin, qui demeure à peu près total dans le domaine encore trouble et anxiogène de la procréation. Mais les hommes ont tous les droits de s'attribuer le mérite pour l'énorme réussite d'avoir conçu et construit la structure entière de la civilisation, partant des grands projets d'irrigation en Mésopotamie ancienne et jusqu'au réseau électronique mondial d'aujourd'hui. Mis en doute et réduits au silence par le féminisme, les hommes continuent stoïquement à s'acquitter des tâches les plus sales, dangereuses et ingrates de notre société moderne.

Le féminisme doit mettre fin à sa guerre des sexes, qui retarde le mûrissement des garçons comme celui des filles. Dans les Amériques et en Europe, les femmes de carrière issues de la classe moyenne supérieure tiennent les hommes pour responsables de leur propre mécontentement. Mais la cause véritable en est systémique. Le passage de l'ère agraire à l'ère industrielle, puis à l'ère technologique actuelle, a dépossédé les femmes de la camaraderie et de la solidarité quotidiennes dont elles jouissaient jadis entre elles, quand

elles régnaient sur la sphère privée. Dans un nouveau monde où hommes et femmes partagent les mêmes ambitions et lieux de travail, il faudra peut-être tolérer une certaine incompatibilité mutuelle ou une tension créative entre les sexes. Mais, incontestablement, les femmes ne gagnent rien à affaiblir les hommes. Un féminisme éclairé, animé par un courageux code de responsabilité personnelle, ne peut s'ériger que si font alliance, avec circonspection, des femmes fortes et des hommes forts.